

L'art partout...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 28

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

causait que l'allemand... Il a joliment bien fait de se taire pendant que je le ramenais... parce que...

N'en croyez rien!... Bombarde l'eût « ramené » tout de même. Car ils sont ainsi, les gens de Lutry : rudes, taillés à la grosse, bien fendus en gueule, point ennemis du vin, orgueilleux de leur bourg, mais spontanés, généreux et francs comme un coup de poing. Et gais, donc! ce qui irrite parfois les gens sérieux, beaucoup d'entre eux, du moins, observateurs stricts d'un onzième commandement : — Soyez moroses!... et d'un douzième, qui lui est semblable : — Soyez désagréables!

Oui, gais. Voyez l'entraîn de ces fillettes qui chantent en se donnant la main :

Marguerite de Paris
Prête-moi tes souliers gris
Pour aller au Paradis...

et qui guignent, tout en dansant, les socques, les bottes, les pantoufles feutrées suspendues devant la boutique du cordonnier, une boutique impayable, ayant, de même que ses voisins, un caractère bien à elle, comme une petite vie aimée et connue. Voyez encore cette boulangerie dont les devantures sont des fenêtres et l'entrée une porte de cave repeinte, basse, accueillante. Du haut des rayons — des planches bien rabotées — les gâteaux participent à la paix des jours au long desquels le soleil monte, descend et meurt, sur un rythme royal, incontesté, tandis que madame Bolomey trotte du four aux « tablars » du magasin, rapportant chaque fois, à pleins bras, les miches rousses, les taillaules, et que la pendule, alanguie par tant de sérénité, râle dans la pénombre...

B. Vallotton.

LAUSANNE AU TEMPS JADIS

14 juillet 1703. — Peter Strous ayant fait de la brasette contre les deffences et mesure selon le rapport de Jean Chapuis fait beaucoup de dégâts ayant haché (coupé avec la hache) des pièces qui auroyent été bonnes pour chevrons... 24 heures de prison à pain et eau, la brasette et le bois seront confisqués.

Messieurs Banderets de Bourg et de la Cité prendront information de ceux qui ont fait une grande quantité de charbon au Jurat (Jorat) et haché un millier de toises de bois (moules) pour en faire. On fera venir Jean Pierre Regamey que Peter Strous dit avoir coupé de belles plantes et les a portées rière Lutry pour faire des echalas. (Ces histoires se ont répétées durant tout le siècle, les plus enragés déprédateurs de bois ont été des habitants de la Vullietaz sur Epalinges ; on en a envoyé plusieurs aux « sonnettes » à Berne).

7 septembre 1703. — Messieurs Boursier et Banderet du Pont iront auprès de nostre très honore Seigneur Baillif pour luy dire que nous sommes contents de garder des pauvres réfugiés d'Orange à proportion des repartitions qui se font ordinairement et que pour ceux des autres du balliage que nous ne nous pouvons pas charger n'empeschant pas qui ne les laissent icy en leur donnant de quoy subsister. Mandement sera adressé à tous les communiens de notre juridiction de tenir des chariots prêts pour conduire les pauvres réfugiés que faut conduire à Moudon pour le premier commandement qui leur sera fait.

Messieurs les Banderets feront commander par un officier ceux de leur bannière pour venir en conseil les déclarer de ce qui veulent contribuer pour les pauvres réfugiés d'Orange. (La principauté d'Orange, département de Vaucluse actuel, avait passé de la maison d'Orange-Nassau à la maison de Conti en 1701 à la mort de Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre. Le prince de Conti avait promis de laisser à ses sujets la liberté de culte ; mais en février 1703, il fut contraint de céder ses droits à Louis XIV qui chassa les protestants d'Orange sous le prétexte qu'ils aidaient les Camisards).

10 septembre 1703. — A François Nicolas Barbey la permission de faire un four pour cuire

la vaisselle auprès de la muraille du vergier de la cure du grand ministre et ce jusques à nostre bon vouloir seulement. (Cette cure a été démolie lors de la construction du palais de Rumine, elle avait été occupée par Pierre Viret).

11 octobre 1703. — Au Sr Fivaz, opérateur, attestation comme il a bien tiré une pierre grosse comme une meure du col de la vessie de Samuel Frey et comme il nous a paru par la personne et par la relation de Mons. Samuel Bugnon, son grand-père et le Sr Donzieux, chirurgien de cette ville, nous luy permettons d'aller et venir en cette ville et y faire sa résidence en se bien comportant.

16 octobre 1703. — Commandement à toutes personnes d'oster le bois et fumier qui est dans les rues entre cy et huit jours et en cas qu'il ne soit osté dans le dit terme il sera permis à toutes personnes de s'en saisir et le prendre sans aucune réprehension.

Monsieur le Bourgmestre est prié de faire commander le Conseil un jour de sa commodité pour aller marquer les places du temple (de St-François, celles de la Cathédrale ou grand temple étaient du ressort du bailli, et St-Laurent ne fut bâti qu'en 1719).

6 novembre 1703. — Alexandre Mégevan est condamné à cinq florins en faveur de Mons. le Métrail pour avoir exigé des chatagnes le jour de la foire des Savoyards.

6 novembre 1703. — M. le Docteur Rippon et Mons. Armand visiteront le mal qu'a Philibert Bourgoz à une jambe et examineront si on le peut guérir et le médilleront (soigneront) et en attendant la guérison on luy accorde un quartier de messel de trois en trois semaines.

On publiera par toute la ville deffence à tous marchands et négociants de se servir de faux poix et fausses aulnes à peine d'estre chasties exemplairement et tout entièrement privés de pouvoir vendre et négotier en aucune manière et ou ce soit.

ELLE ET LUI



LS sont deux. Elle et Lui.

Par cet après-midi de dimanche. Elle est venue lui faire visite.

Lui, c'est un brave travailleur, solide, fidèle, modeste dans sa mise, mais soigné tout de même. Il ne compte que sur le vent et sur la force des bras pour faire son ouvrage. Il s'appelle « Frère Yves » — et c'est mon vieux bateau de pêche.

Elle s'appelle « Colette » — le joli nom ! Elle est blanche avec une jolie bordure rouge qui rit sur l'eau grise.

La voile ? Les rames ? Peuh ! elle a mieux que cela. Son petit cœur bat rapidement au rythme d'un joli moteur bien au point.

Ses patrons sont allés jusque au village, et quand le bruit de leurs pas s'est éteint, quand on n'a plus entendu le long de la grève que le clapotis des vagues et le bruissement des roseaux, « Colette » s'est mise à babiller, comme une vraie fille d'Eve, s'appuyant câline contre l'épaule grise de « Frère Yves ».

— Vois-tu, moi, le dimanche, je me promène.

— Moi, je me repose, dit gravement « Frère Yves ».

— Depuis longtemps j'avais envie de venir te voir. Quand je t'ai rencontré, la semaine dernière, en plein lac, j'ai tout de suite pensé que tu devais venir de Concise.

— Ah ? ça se voit ?

— Oui... non... tu sais tout de même, de vos côtés tout est un peu sombre — et cela avait l'air d'aller bien avec ton caractère sérieux. Ça vient sans doute de ces grands bois et de ce Mont Aubert qui plonge son pied jusque dans le lac. Chez nous...

— Mais où est-ce chez toi ?

— Yvonand donc ! es-tu bête ! Chez nous les collines sont plus basses, plus loitaines ; il y a du sable clair, de grandes étendues de roseaux, c'est plus gai !

— Est-ce qu'on y prend beaucoup de bondelles ?

— Oui... non... je ne sais pas, ça dépend des jours. Tu sais, moi, je suis d'abord « de plaisance » ensuite « de pêche » ; alors le poisson ça ne m'intéresse pas tellement.

— Tandis que moi, dit « Frère Yves », les filets, le poisson, la lève, c'est ma vie, vois-tu. Quelquefois, le dimanche, ou le soir, quand il fait beau, je sors un petit peu rêver sous les étoiles. Mais je suis vieux et j'ai peur d'attraper du rhumatisme avec ces fantaisies. C'est bien assez d'être obligé de sortir au petit jour le matin. Mais j'aime le travail ! La rame qu'on tire, la voile qui se tend et les chapelets de filets que je regarde monter du fond de l'eau et qui s'entassent ruisselants sur leurs bâtons appuyés sur mes bords.

— Tu n'as pas de moteur ?

— Non.

— C'est pas moderne et ça fatigue de ramer.

— Oui... mais les rames ne font pas de bruit et ce tac-tac-tac-tac, qui trouble le silence c'est énervant, ça gêne notre lac !

— Ah ! bien, tu sais, faut pas nous la faire à la poésie ! Tu m'as assez l'air d'avoir des idées de poète, « Frère Yves ». Un moteur, c'est plus comode, voilà. Ça donne de la gaîté, de la vitesse. Crois-tu que je serais venue te voir aujourd'hui sans moteur ? Bien sûr que non ! Cela aurait été bien trop pénible de remonter contre la bise ; tandis qu'avec un moteur, ce n'est rien du tout ! — « Frère Yves » réfléchit sans répondre ; l'eau clapote, il y a de gros gâteaux de glace, entre les joncs, de l'autre côté du port, et la bise est froide et dure. Demain, quand il faudra aller lever les filets au bord du Mont, tout en avant, la tâche sera rude — c'est sûr qu'avec un moteur l'ouvrage serait plus facile... Mais bah ! le patron est encore solide et « Frère Yves » prendra les vagues de pointe. On verra bien !

Le silence se prolonge entre les deux bateaux.

— A quoi penses-tu ?

— A mon travail, « Colette ».

— Pauvre « Frère Yves », tu n'as jamais su comment on parle aux jolies barques qui te font l'honneur de venir te rendre visite. Il fallait dire d'un ton très tendre :

— Je pense à toi, « Colette ». Aussi tu as bien mérité la réponse de ta visiteuse :

— Tu n'es pas aimable, moi qui me réjouissais de causer avec toi, cela ne m'a guère réussi.

— Voilà mes patrons qui reviennent. Adieu, « Frère Yves », tâche de te faire mettre un moteur, cela chassera tes idées noires. Un moteur, il n'y a que ça de vrai, le reste, voile, rame, travail, poisson, filets... pfttt !

« Colette » démarre, poussée à la gaffe. A vingt mètres du bord, le moteur se met à battre...

Tac... tac... tac... et « Colette », vive, légère, joyeuse, quitte le petit port où elle avait cru trouver un joyeux compagnon, converti d'avance aux idées modernes, sensible aux charmes et aux grâces d'une jolie barque d'Yvonand...

— Je n'ai pas pu sur lui plaire, songe tristement « Frère Yves », c'est sûr... je ne suis pas assez « dernier bateau ».

(Journal d'Yverdon).

Milandre.

Un singulier client. — Un monsieur, plutôt avare, discute avec acharnement le prix d'une montre.

— Mais, acheteur, dit le marchand, je vous la garantis trois ans !

Alors le client, subitement inspiré :

— Comme c'est pour un cadeau d'étrennes, donnez-m'en une qui marche huit jours et diminuez de vingt francs !

L'ART PARTOUT...



ANS son livre *Tournant dangereux*, Vlaminck, peintre et poète, dit :

« Aujourd'hui le mot *Artiste* remplace avantageusement le mot bourgeois. Il va de la caserne des pompiers au marchand de cocaïne, passe chez la modiste, chez le coiffeur, le quincaillier, fait un tour dans les laboratoires, les grands magasins : Art ménager, Art culinaire, Arts décoratifs, Art capillaire... »

Rien de plus exact.

Les mots évoluent comme les mœurs.

Depuis qu'il y a pénurie de domestiques au grand cœur, ces dames ont toutes dû, plus ou moins, se mettre au récurage, à la lessive, au rapetassage... Une seule chose pouvait les consoler : apprendre que toutes ces menues actions, ennuyeuses et faciles, de la vie matérielle et quotidienne, participaient de l'Art. Les commerçants psychologues l'ont compris. Tous leurs appareils sont à base d'art ménager. On achète un aspirateur de quinze cents francs, comme nos mères achetaient une toile, — une toile à accrocher au mur.

Le mot art a une vertu magique : il apporte avec lui une idée de superfluité. Nous ne méprisons, en Suisse, que le nécessaire.

Pourquoi aller se faire couper les cheveux chez le coiffeur ? Parce que celui-ci est un artiste capillaire. Sinon, ces dames pourraient se rendre entre elles ce petit service. Elles savent manier les ciseaux.

Si le pot-au-feu les retient à la cuisine depuis un an ou deux, c'est que les princes célibataires de la gastronomie avaient dit : Réussir une « petite marmite », c'est débiter heureusement dans l'art culinaire !

Il y a l'art de s'habiller, l'art de se coiffer, l'art de plaire... Que dis-je ? Je viens de rencontrer sur ma table un livre étonnant : l'Art de trouver un mari.

Joli titre pour amorcer les candidates au foyer ! L'auteur, M. Emile Fenouillet, énumère au fil des pages, les mille et un pièges, embûches et traquenards que l'aspirante à l'hyménée doit apprendre à tendre et à dresser pour voir tomber à ses pieds ce « gibier rare » : un mari !

L'expression « gibier rare » est de M. Fenouillet.

Ce livre remarquable m'était apporté par ma petite amie Ginette. Elle l'a payé, la pauvre, le prix d'un collier... de verre. Au surplus, pourquoi Ginette cherchait à enrichir ainsi sa bibliothèque documentaire, puisque Ginette est fiancée.

Hélas, pâle et tremblante, Ginette m'a avoué qu'il n'est pas toujours prudent de vouloir devenir trop artiste dans toutes les branches de la science féminine.

— Tout est rompu ! sanglota-t-elle en se jetant dans mes bras.

— Ma pauvre enfant ! C'est donc un monstre d'hypocrisie, ce Gilbert ?

— Oh ! non. C'est au contraire un homme exquis et je sais toute la valeur de la perte que je viens de faire. Gilbert eût été un mari magnifique dans le sens que le grand siècle accordait à cette épithète.

— Tu auras fait quelque imprudence, Ginette ?

— Hélas oui. J'ai laissé traîner sur la table, ce maudit bouquin qui traite de l'Art de trouver un mari. Gilbert l'a pris, l'a lu et me l'a rendu en me disant la larme à l'œil :

— Mademoiselle, ma religion est éclairée. Il y a trop de choses révélatrices dans ce livre : je ne me marierai jamais !

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DE VALENTIN

Premiers souvenirs.

Ces masques parcouraient le pays par bandes et allaient de porte en porte demander du vin et des provisions. Une de ces mascarades se présente un jour chez nous inopinément. Je jouais seul dans la cour : à cette vue, je m'enfuis avec des cris d'épouvante.

J'entends encore les grelots, les cloches, les cors, les chaudières, et parmi tout cela d'affreux violons : c'était le plus effroyable charivari.

Il fallut m'emporter bien loin : je ne sais comment cela finit, mais il m'est resté de cette scène une horreur profonde des masques, des parades

et de toute musique bruyante, même de celle qu'on admire dans les concerts monstres et dans certains opéras.

Où êtes-vous, petit ange à la blonde chevelure, qui vîntes en ce temps-là, je ne sais d'où, et qui, un jour que le soleil brillait dans le jardin sur les gouttes de rosée, alliez courir le long de la plate-bande aux fraises ? Je courais après vous ; je cueillais des fraises que vos lèvres prenaient de ma main. Je vois aussi vos yeux briller ; je vois votre sourire plus distinctement que celui de mon aïeul ; et même le son de votre voix est resté dans mon oreille : « Bon, bon, Valentin », disiez-vous en mangeant mes fraises ; car il paraît que vous saviez mon nom, et moi je n'ai jamais su le vôtre ; je n'ai jamais su découvrir votre demeure ni ce que vous étiez devenue.

On me dit plus tard que l'on voyait souvent les bonnes du voisinage promener les enfants dans notre campagne et même dans notre jardin, mais qu'on ne savait absolument rien de cette rencontre, la première qui me laissa dès lors un regret. Les jours suivants je retournai le long de la plate-bande ; je cueillais des fraises, et je cherchais des yeux la petite inconnue pour les lui donner.

Il y avait dans notre cour une fontaine : l'eau qui s'échappait du bassin courait en bondissant jusqu'au verger. C'est sur ce fleuve que je fis mes premières expériences nautiques ; on ne pouvait me séparer de cette eau, où je faisais flotter des écales de marrons et des coquilles de noix. Un jour, de navigateur je devins meunier. Notre Ferdinand m'avait fabriqué une roue, qu'il soumit à l'action du courant. Quel étonnement, quelle joie, quand je la vis tourner sur son axe ! Bien plus, une cheville adaptée à l'arbre de la roue, fit mouvoir un levier, et j'eus un martinet. J'exposais à son action une plume, une feuille, un fleur, et j'admirais la force de la machine. Nul ne venait plus au logis sans devoir une visite au martinet.

Peu à peu mes idées s'étendent, et l'espace semble s'ouvrir devant moi ; voici le chemin qui mène à la ville ; de l'autre côté serpente celui qui mène au bois ; et toujours un beau soleil sur ces rameaux et ces prairies ! Partout la campagne me présente ses attrayantes beautés : bouquets d'églantiers et d'aubépines, eaux murmurantes, fleurs des champs qui me saluent, petits oiseaux surtout ! ils sont faits pour charmer les premiers regards de l'enfant ; abeilles, papillons, scarabées, gazons verts que le zéphyr balance : tous ces objets occupaient mes sens et faisaient partie de mon être.

L'attention du premier âge est toute aux détails ; l'ensemble nous échappe encore : je me souviens du temps où le lointain commença pourtant à m'intéresser, et provoqua mes premières rêveries. Quelle était cette montagne là-bas ? Quelle était cette tour de l'autre côté du lac ? Et ce lac bleu derrière les arbres des champs ? Et ce ciel où Dieu demeure, et qui descendait là-bas jusqu'à terre ? C'était par là sans doute qu'on y montait !...

Car elle était montée au ciel cette petite voisine dont j'ai oublié le nom, que je voyais tous les jours et que tout à coup je ne vis plus : elle était allée vers le bon Dieu. Et dès lors, je levais souvent les yeux au ciel ; le soir, si je voyais les nuages, dorés par les bords, s'amonceler à l'horizon en châteaux magnifiques, je me figurais que ma petite amie était là ; si j'étais seul, je lui faisais des signes, je l'appelais... Elle me voyait sans doute ; elle me répondait ; mais elle était trop loin, je ne pouvais l'entendre.

Je ne saurais dire quand ma mère m'apparaît pour la première fois ; j'étais sans cesse avec elle ; je la vois partout et toujours ; mon père, que ses affaires allaient quelquefois au dehors, dut produire par ses retours des événements qui firent trace dans ma mémoire. Je vois dans ce moment arriver un cavalier monté sur un cheval roux à crinière blanche, en un mot sur Coli, que mon père venait d'acheter. C'était lui qui arrivait ainsi monté. J'étais ravi ; je le fus bien plus encore quand mon père, m'ayant placé devant lui,

me fit faire trois ou quatre fois le tour de notre cour d'entrée.

C'est du même temps que datent mes premières promenades dans nos prairies, où je sens ma main dans celle de mon père : je me rappelle des conversations infinies dont il ne me reste aucun détail ; mais assurément ces entretiens étaient sages ; ils fixaient mon attention sur mille choses que la nature offrait à ma curiosité d'enfant. Que d'instruction recueillie dans ces causeries, dont il ne me reste qu'une vague enchantement ! Quand les philosophes nous disent qu'apprendre c'est se souvenir, ne cherchons pas l'époque de ces réminiscences dans une existence antérieure et chimérique ; cherchons-la dans ces premières années, où de bons parents répondaient sans jamais se lasser, à nos intarissables questions.

Un soir, à la nuit tombante, nous prenons nos chapeaux ; Ferdinand nous accompagne et porte un panier et d'autres objets que je ne remarque pas d'abord ; nous entrons dans le bois où coule une rivière ; je vois que nous allons de ce côté, mais sous les arbres la nuit est déjà sombre ; on entrevoit seulement au bout d'une avenue une dernière lueur : c'est le crépuscule qui va s'éteindre. Enfin l'obscurité est complète quand nous arrivons au bord de la rivière.

On s'arrête ; Ferdinand bat le briquet ; les étincelles éclairent son visage brun ; on allume un flambeau de résine, et l'on commence, dirai-je la chasse ou la pêche ? Mon père tient un sabre à la main, Ferdinand est armé du flambeau ; on me fait asseoir sur le bord, et je vois mes compagnons dans l'eau jusqu'aux genoux.

Ce qui se passait devant moi me paraît un mystère étrange ; que cherchaient-ils dans cette rivière, où la poix brûlante reflétait ses rouges clartés ?... Des truites, des truites saumonées, que la lumière attirait et que mon père frappait à coups de sabre ! Les voilà saignantes dans le panier, et sans doute ce fut un régal de fête ; mais l'image de cette pêche singulière est seule restée dans mon souvenir.

(A suivre) J.-J. Porchat.

Dans un salon littéraire. — Il y en a encore deux ou trois à Paris.

La matresse de la maison fait ordinairement des vers que publie la « Plume de Paon » ou l'« Urne poétique », et elle invite tous ses amis à venir les entendre dans son salon.

La poétesse a toujours des satellites, mais elle les choisit de façon que leur éclat poétique ne puisse éclipser le sien.

Samedi dernier, dans le salon de Mme Crèveœur, un esthète chevelu, au teint blême, lisait des pensées d'un air inspiré. Il acheva sa lecture par cette maxime profonde :

« L'idiot est heureux à tout âge... »

Alors, une des bonnes amies de Mme Crèveœur, la sémillante Alice de B..., s'écria en lui serrant les mains :

— Bravo ! Oh ! comme je vous félicite !

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.